

Le silence des masques



Lou Anne

Lou Anne

Le Silence des masques

© Lou Anne, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-7045-5

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Les regards des autres avaient toujours pesé sur eux, comme un poids invisible, insidieux. Pourtant, aucun d'eux ne savait vraiment pourquoi.

1. Sous le poids des regards

La salle de classe baignait dans un silence tendu. Tim sentait un tumulte assourdissant à l'intérieur de lui, comme si ses pensées formaient une tempête. Les mains tremblantes, il fixait le professeur qui parcourait sa liste. Chaque nom coché le rapprochait un peu plus de son propre appel. Son cœur battait si fort qu'il avait l'impression qu'on pouvait l'entendre.

— Tim, à toi ! lança la voix sèche du professeur, tranchante comme une lame.

Une dizaine de regards convergèrent vers lui, le figeant sur place. Les mots qu'il avait pourtant préparés se dérobaient, glissant hors de sa portée. Sa main moite serrait la feuille, mais les phrases dansaient, insaisissables.

— Je... euh... murmura-t-il.

Un rire étouffé s'éleva au fond de la classe. Tim tressaillit, sentant ses joues s'embraser.

— On attend, Tim, insista le professeur, l'impatience perçant dans sa voix.

Les mots restèrent bloqués. Un mélange d'angoisse et de honte le clouait à sa place. Incapable de parler, il se rassit brusquement, le bruit de la chaise amplifiant son humiliation. Les murmures s'intensifièrent autour de lui, comme une marée montante.

Cette scène ne cessa de tourner en boucle dans son esprit tout au long de la journée. Le soir, alors qu'il arpentait lentement les rues désertes de son quartier, il sentait ce poids dans sa poitrine, cette voix intérieure qui ne cessait de répéter : « Pourquoi est-ce si dur pour moi ? Pourquoi je n'arrive jamais à être normal ? »

Il passa devant M. Lemoine, son voisin, qui promenait son chien.

— Bonsoir, Tim ! lança l'homme avec un sourire chaleureux.

Tim marmonna une réponse indistincte et accéléra le pas. Même les interactions les plus simples lui semblaient insurmontables. Il n'était jamais à l'aise, toujours en décalage avec le monde qui l'entourait.

Ce soir-là, dans le froid mordant des rues désertes de son quartier, Tim marchait lentement, la tête basse, ses pensées aussi lourdes que le ciel chargé au-dessus de lui. Pourquoi était-ce si difficile ? Pourquoi parler lui semblait-il un combat perdu d'avance, une lutte constante contre un monde qui refusait de l'entendre ?

Ses épaules étaient voûtées, ses mains enfouies dans ses poches tremblaient légèrement, bien qu'il ne sache pas si c'était à cause du froid ou de cette

angoisse tenace. Il tourna un coin de rue et aperçut M. Lemoine, son voisin, promenant son chien. Une boule se forme instantanément dans son ventre.

— Bonjour, Tim ! lança M. Lemoine avec chaleur.

Tim marmonna une réponse indistincte, évitant soigneusement le regard de l'homme. Il accéléra le pas, le cœur battant comme un tambour. Même ces interactions anodines semblaient des montagnes infranchissables.

De l'autre côté de la ville, dans une salle de classe animée, Charlie éclatait de rire. Son éclat résonnait, lumineux, irrésistible. Elle racontait une anecdote, ses doigts pianotant distraitemment sur la table, un tic familial qui accompagnait ses récits. Autour d'elle, ses camarades riaient à leur tour, pris dans l'élan de sa contagieuse énergie.

Mais derrière son masque éclatant, un vide grinçant s'étirait. Chaque éclat de rire, chaque mot prononcé était un mur qu'elle construisait pour étouffer ses propres pensées. Une barrière qu'elle érigeait contre ce qu'elle n'osait affronter. Son téléphone vibra doucement. Elle lut un message : « Trop drôle, comme d'habitude. » Elle répondit par un emoji souriant, avant de replacer soigneusement son masque.

Non loin de là, Rafaël, discret et silencieux, gribouillent des motifs répétitifs dans son cahier, ses gestes mécaniques traduisant un besoin presque hypnotique de se fondre dans l'arrière-plan.

— Rafaël, t'en penses quoi ? demanda une camarade en lui tendant une feuille.

Il releva à peine les yeux.

— Oui, c'est... bien, murmura-t-il, sa voix à peine audible.

C'était plus simple ainsi. Acquiescer évitait les explications, les attentes, les regards. Chaque confrontation, même minime, lui semblait une mer déchaînée qu'il n'avait pas la force de traverser.

Sur le chemin du retour, il passa devant la boulangerie du coin, où des habitués bavardaient avec une aisance qui le fascinait. Il ralentit un instant, comme pour capter un éclat de cette légèreté. Mais, incapable de s'y attarder, il reprit sa marche, le regard rivé au sol.

Quant à Andréa, elle était la reine incontestée de l'apparence. Dans la cour du lycée, entourée d'amies captivées, elle laisse échapper des rires délicats, maîtrisés à la perfection. Ses mots, ses gestes, tout était étudié pour tisser une image d'assurance impeccable.

Mais dès qu'elle franchit la porte de chez elle ce soir-là, son sourire s'éteignit comme une flamme qu'on souffle.

— Bonne journée ? demanda sa mère depuis la cuisine.

— Oui, très bien, répondit-elle d'un ton neutre en montant les escaliers.

Une fois dans sa chambre, elle ferma la porte, s'isolant du monde. Là, parfois, elle se surprenait à rêver d'un autre avenir, d'un jour où elle pourrait abandonner ce rôle qu'elle portait comme une armure.

Tim, Charlie, Rafaël, Andréa... chacun vivait derrière des murs invisibles, des remparts érigés pour se protéger d'un monde qui leur semblait trop cruel ou trop exigeant. Aucun ne savait encore qu'un simple week-end suffirait à fissurer ces murailles qu'ils croyaient indestructibles.

2. Madeleine

Madeleine dégageait une aura unique, une douceur enveloppante mêlée d'une curiosité vibrante, qui contrastait radicalement avec l'image austère des thérapeutes traditionnels. Petite, avec des cheveux bouclés indomptables qui dansaient autour de son visage, elle avait l'allure espiègle d'un lutin. Sa peau, légèrement mate, capte la lumière avec une intensité presque irréaliste, comme si elle était imprégnée d'un éclat venu d'un autre monde. Lorsqu'on posait les yeux sur elle, il était difficile de ne pas imaginer une créature venue d'un royaume où la nature et la simplicité régnaient en maîtres, où les lois humaines cédaient la place à des règles plus souples, plus bienveillantes.

Son cabinet reflétait cet univers étrange et enchanteur. Plus qu'un simple bureau, il ressemblait à une invitation au voyage. Les murs étaient tapissés de photographies de montagnes majestueuses et de forêts tropicales luxuriantes. Chaque image semble raconter une histoire, capturant un instant de vie, une part secrète d'elle-même. On pouvait presque entendre le bruissement des feuilles ou sentir la fraîcheur des sommets. La nature, brute et pure, était pour Madeleine une source inépuisable de fascination, et cela transparaissait dans chacun de ses gestes. Elle semblait respirer cette connexion avec la terre, et son être tout entier vibrerait d'un respect sincère pour la beauté du monde.

En séance, elle brisait les codes. Elle ne se contentait pas d'écouter en silence ou de poser des questions distantes. Madeleine partageait des fragments d'elle-même, des bribes de son passé et des rencontres qui avaient marqué sa vie. Un jour, elle avait évoqué un chaman qu'elle avait rencontré au cours d'un voyage. Ses yeux brillaient lorsqu'elle racontait cette expérience, comme si elle touchait à une vérité profonde. Un autre jour, elle avait parlé des abeilles, ces petites créatures qu'elle vénérât presque, convaincue qu'elles représentaient une harmonie essentielle au monde, une leçon discrète mais puissante sur l'interdépendance et l'équilibre.

Pour Madeleine, les abeilles étaient plus qu'un symbole. Elles incarnent cette danse subtile entre l'invisible et le visible, entre l'action tangible et l'intention cachée. « Chaque geste compte, chaque souffle porte une promesse », aimait-elle dire à ses patients. Elle croyait que la vie, dans toute sa complexité, pouvait se résumer à ces instants infimes qui, mis bout à bout, formaient une symphonie.

Tim, Charlie, Rafaël et Andréa arrivaient dans ce lieu chacun avec leurs blessures, leurs silences et leurs luttes. Leurs mondes semblaient dissemblables,

mais ils partageaient un même besoin : celui de trouver du sens, de recoller les morceaux d'une existence éclatée. Dès qu'ils franchissent le seuil de son cabinet, un calme étrange les enveloppait. Madeleine ne leur offrait pas de réponses préfabriquées. Elle les guidait vers leurs propres interrogations, les incitant à explorer les espaces de vulnérabilité qu'ils tenaient fermés.

C'était dans cet esprit qu'un après-midi, tandis que la pluie tambourinait doucement contre les fenêtres, Madeleine leur fit une proposition inattendue : un week-end en montagne.

— Ce sera un moment de silence, de contemplation, mais aussi de libération, leur expliqua-t-elle, son regard brillant d'enthousiasme. La montagne a cette capacité unique de vous montrer le monde sous un autre angle. En atteignant le sommet, vous découvrirez peut-être une vue plus large, non seulement sur le paysage, mais aussi sur vous-mêmes.

Ses mots résonnèrent longtemps après qu'elle les eut prononcés. Ce week-end n'était pas qu'une simple escapade. Madeleine avait une vision : leur offrir un espace hors du temps, où le bruit du quotidien s'éteindrait pour laisser place à l'essentiel. Elle savait que la nature, dans sa grandeur silencieuse, pouvait réconcilier des parts de soi qu'on croyait perdues.

Le jour venu, le voyage en montagne commença, et dès les premiers instants, il devint clair que cette aventure dépassait le simple plaisir de l'évasion. La montée représentait une quête intérieure, un chemin vers l'apaisement. Madeleine, plus qu'une thérapeute, se révélait une guide éclairée. Elle menait chacun de ses patients avec une douceur ferme, les accompagnant dans ce cheminement vers eux-mêmes.

Au fil de leur ascension, Madeleine leur rappelait que la montagne, avec ses pics imposants et ses vallées profondes, n'était qu'un miroir de leur monde intérieur.

— L'immensité que vous voyez devant vous, c'est aussi celle qui est en vous, murmura-t-elle un soir, alors qu'ils s'étaient arrêtés pour admirer les étoiles.

Ce week-end, pourtant si simple en apparence, devint un tournant. Sous l'immensité du ciel, face aux paysages grandioses, ils commencèrent à abandonner leurs masques, à accepter leurs fragilités. Tim trouva dans le silence une force qu'il ignorait posséder. Charlie laissa tomber le rire pour écouter ses véritables pensées. Rafaël osa lever les yeux et affronter ses peurs. Et Andréa, dans un moment de solitude face à l'horizon, imagina enfin ce qu'elle pourrait être, sans la carapace qu'elle portait depuis si longtemps.

La montagne ne leur donna pas de réponses. Mais elle ouvrit en eux un espace

où les questions avaient enfin le droit d'exister.

Et peut-être était-ce là tout le but de Madeleine : non pas de guérir, mais de permettre à chacun de se retrouver, dans ce fragile équilibre entre soi et le monde.